

Liliane Giraudon

Fur

Nouvelles



P.O.L

Fur

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

LA RÉSERVE (1984)

« LA NUIT » (1985)

DIVAGATION DES CHIENS (1988)

PALLAKSCH, PALLAKSCH, Prix Maupassant (1990)

chez d'autres éditeurs

JE MARCHÉ OU JE M'ENDORS, Hachette-Littérature, Collection P.O.L (1982)

1 400 MARINS-POMPIERS VEILLENT NUIT ET JOUR SUR VOTRE SÉCURITÉ, in *Le Corps d'Amour*, Ecbolade (1982)

BILLY-THE-KID, livret pour boîte à rythme, Manicle (1982)

MAD-MAX TIRE MIEUX QUE MALLARMÉ, avec Georges Beaumont, livre-sculpture, pièce unique (1982)

LES ETENDOIRS, Série I, inscriptions sur rouleaux peints d'Elen Mooren (1982)

LA LETTRE, illustrée par Jean-Louis Vila, Editions Jacques Brémond, Collection Lettre Suit (1983)

SOME POST CARDS ABOUT C.R.J. AND OTHER CARDS, en collaboration avec Jean-Jacques Viton, Editions Spectres Familiars (1983)

QUEL JOUR SOMMES-NOUS, Ecbolade (1985) et, traduit par Tom Raworth (WHAT DAY IS IT), Kate van Houten, New York (1986)

✂, avec six vignettes de Nanni Balestrini, Editions La Main courante (1987)

WUNDERTÜTEN, avec Jean-Jacques Ceccarelli, Editions CK (1988)

ONZE CHAMBRES POUR ROBERT WALSER, avec Jean-Jacques Ceccarelli, Editions CK (1989)

Liliane Giraudon

Fur

Nouvelles

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1992
ISBN : 2-86744-286-9

La Vie latérale

Ce n'est pas ici l'usage. Mais parfois on peut le faire. On peut le faire à condition que cela se fasse dans une semi-obscurité. Ou derrière une porte. Qu'il n'y ait ensuite aucune trace.

La pénombre a toujours été meilleure que la pleine lumière. Une simple caresse suffit parfois à rétablir l'équilibre dans le corps de l'exécutant. Une seule chose est nécessaire : la couleur de ses yeux ; ils doivent être sombres. Les yeux sombres sont moins fragiles que les yeux clairs. Ils peuvent donc plus facilement supporter la vision qui leur est imposée. Car l'acte doit se faire les yeux grands ouverts. C'est une des conditions majeures de l'exécution.

A ma connaissance, il n'y a pas d'autre moyen. La proie peut tout aussi bien tenir verticale ou bien ouverte, étendue sur le dos. L'important réside dans le seul fait

qu'elle reste ouverte. Que jusqu'au bout elle soit consentante.

Une ombre peut aussi servir de proie.

On peut s'imaginer que la chose est plus aisée dans certains cas ; on se trompe.

C'est précisément là que se produisent le plus d'accidents. On croit la langue acquise parce qu'elle a été dressée. Il n'en est rien. Malgré des années de préparations sérieuses et progressives, il arrive qu'en dernière minute les mâchoires se retournent contre l'exécutant. Il est rare alors qu'elles claquent dans le vide. Ce qui en résulte est pénible.

Heureusement, le clan a prévu la présence obligatoire des nettoyeuses. Elles sont au nombre de trois et sont équipées pour intervenir dans la seconde même de l'accident. Une broyeuse, pas plus encombrante que le plus petit de nos incinérateurs, les accompagne. Encore tièdes, les corps subissent le traitement du texte. Plus tard, leurs restes seront stockés en volumes. En principe consultables.

L'accès à la vie latérale peut alors commencer.

LA LEÇON

Quelqu'un lui offrit un verre qu'elle refusa. Elle n'acceptait pas de boire de l'alcool en public. Elle ne fumait pas. Simplement de l'herbe, seule, la nuit et, je l'appris par la suite, exclusivement de celle qu'elle cultivait sous une verrière, parmi des cactées.

Je remarquai qu'elle s'obligeait à parler par bribes, et par pure convenance. Sa voix semblait étrangère à son corps, comme légèrement déplacée. Je n'avais pu m'empêcher de penser à un film dont la bande-son aurait été différée et le doublage hâtivement exécuté. Cela augmenta encore l'effet qu'elle me fit. Elle parlait un anglais clair et précis, en assourdissant les R. Je ne parvins jamais à savoir la vérité sur ses origines. Elle aimait à se promener seule. Cela aussi, je devais le découvrir par la suite.

La rumeur lui prêtait une passion pour les bottines et les chevaux. Le parfum qui l'enveloppait m'avait semblé proche de celui du camphre, et cette découverte,

opérant une véritable déstabilisation de mes sens, avait provoqué mon désir.

C'est pourtant ce qui, chez toutes les femmes, m'insupportait : cet écran olfactif dont la violence, dès l'enfance, m'était apparue, aussi sonore et visible qu'une armure. Loin d'être considéré comme un élément érotique, le recours à ce procédé mettait en lumière la sourde nécessité de masquer une faute secrète. Pour moi, cela renforçait encore l'insurmontable émanation écœurante de tout corps féminin assujetti, comme les marées, au parcours de la lune. Je m'étais suffisamment attardé le long des plages sauvages qui couvraient une partie de l'île pour en savoir assez là-dessus. Cette odeur douceâtre de la chair de poissons abandonnés, voilà ce que les femmes tentaient toutes de couvrir.

Son rire, trop rare, étincelait. Très vite, je n'eus plus qu'un seul désir : l'approcher. L'approcher, non pas pour l'avoir, la prendre (comme disaient mes amis), mais l'approcher pour accéder à sa nudité crue, sans fard ni parfum.

Une seule pensée m'avait, dès le premier jour, obsédé. Qu'elle m'autorise à demeurer étendu auprès d'elle, dans une volupté telle que la pénétration, loin d'être l'issue inévitable, se trouverait comme par miracle écartée, jugée évidemment et par le plus grand des naturels, superfétatoire. Soyons clairs : de cette femme, je n'avais voulu, dès la première minute, qu'une chose. Une chose que jamais aucune autre qu'elle n'aurait pu m'inciter à désirer : écarter lentement ses fesses et poser ma bouche ouverte sur son anus de plomb.

Lorsque je la raccompagnai, elle me parla de loups. Je ne savais pas très bien ce qu'à travers cet animal elle tentait de me dire. Il me semble que c'était à propos de parfums et de fleurs. Peut-être l'évocation surprenante d'une image qu'elle avait découverte ce jour-là et qui représentait une fleur que reniflaient des loups. A moins qu'il n'ait été question de ces ordinaires mufliers qui, sur la terrasse où nous avançons et tout au long du sentier, envahissent les rocailles, et que l'on appelle plus vulgairement « gueules-de-loup ».

C'est ainsi que commence mon histoire. Elle s'était mise en tête de m'apprendre à vivre. Ce que je dis là est obscur. Mais pour elle, c'était savoir, en toutes circonstances, rompre brutalement. Une liaison, une lettre, une conversation. Un geste, parfois très simple, comme pousser une porte. Elle commençait et, brusquement, s'interrompait. Ainsi, une crème qu'elle aimait, parfumée au moka, et qui fut repoussée, à peine touchée, un soir. La leçon qu'elle me donna fut parfaite. Ou, une autre fois encore, ses yeux, pâles et irréguliers, qu'elle cessait, en cours même d'exécution, de cerner de noir et qui prenaient, dans le maquillage inachevé, une beauté tout à fait énigmatique.

Ce que chacun, ordinairement, s'appliquait à faire, elle mettait toute son énergie à ne pas l'exécuter, méprisant avec intensité ce qu'elle appelait ce *laisser-aller* qui poussait les gens ordinaires à achever le moindre acte, comme si cela changeait quelque chose à leur existence, repoussait leur mort, élargissait la courbe de leur vie.

La théorie qu'elle avançait était la suivante : chaque être doit un jour croiser son *destroyer*. Toutes nos forces, toute l'énergie vivante de notre pensée doivent nous maintenir dans un état de haute vigilance afin de pouvoir, le moment venu, l'identifier et immédiatement nous en écarter. Un signe, cependant, désigne le *destroyer*. Un signe univoque et flamboyant de sens : la voracité. Le *destroyer* se trouve être, de vous, un mange-tout. D'où une véritable peau qui se colle sur vos yeux, et le funeste enchaînement qui s'ensuit ; un déploiement d'actions s'abattant sur vous pour vous précipiter de la catégorie des individus sans destin dans celle des rattrapés par leur *destroyer*.

Elle prononçait le mot anglais avec une crainte réelle, trouvait aberrant son proche homographe français, stupidement naval et militaire. Son existence tout entière reposait, nuit et jour, sur la haute vigilance concernant cette hypothétique rencontre qu'il lui fallait à tout prix éviter. D'où cet incessant exercice quasi spirituel de la nécessaire et itérative rupture. Il fallait rompre pour se garantir de ne pas être rompu.

Je garde de sa verrière plusieurs tirages d'une photographie floue, prise au cours de l'une des séances où elle m'avait convoqué. Elle y apparaît, sur le côté, vêtue d'un redingote très ajustée, un monocle à l'œil, méconnaissable.

Je ne publierai jamais cette photographie qui repose dans le tiroir de mon bureau, près d'une boussole en cuivre. Je ne crois pas aux méthodes de la reconstitution. Ce que je puis dire aujourd'hui de cette histoire,

c'est qu'elle allait marquer tout ce qui devait suivre. Ma vie, ce qu'il en reste.

Un demi-siècle a passé. Je garde encore le souvenir de cette rencontre. J'ai toujours le regret de cet œil de bronze que jamais elle n'accepta de me livrer, ni à mes yeux ni à ma bouche.

Elle quitta une nuit, et sans un mot d'explication, le bungalow qu'elle occupait, de l'autre côté de l'île.

Je n'ai pas oublié sa leçon. Ou plutôt, je ne m'en suis jamais remis : mes histoires s'achèvent toujours brutalement.

FUR. *De au fur et à mesure.*

Ni furieux ni voleur, le mot tourne à vide. Invisible furet, il est amateur de chairs. Chacun se le passe, de bouche en bouche, de main en main.

13 fois.

13 petites torgnoles qui s'abattent, remuant l'air et les personnages. Touchant aux morts comme aux vivants. Aux hommes comme aux femmes. Aux animaux parfois.



78 F
921-465-3
ISBN : 2-86744-295-8
05-92



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS